

certain de ne trouver nulle part cette intolérance, son dernier mot serait que J. C. n'est pas venu pour sauver les hommes, qu'il n'est pas Dieu. En effet, qu'est-ce qu'une religion tolérante, c.-à.-d., une religion qui admet la vérité, et dans ce qu'elle enseigne, et dans le contraire de ce qu'elle enseigne ? N'est-ce pas admettre que le positif et le négatif sont une seule et même chose ?

Or la vérité, de son essence, est une (au moins aux yeux de la raison) et J. C. étant la vérité même, c. d. de toute nécessité, laisser aux hommes une religion, qui, comme lui, fût une dans ses dogmes, sa morale et ses enseignements. Une Religion qui enseignerait que le Baptême n'est pas nécessaire pour être sauvé, et une religion qui regarderait ce sacrement comme indispensable, seraient-elles toutes deux la religion de J. C. ; auraient-elles toutes deux la vérité pour partage ? Voilà pourtant ce que semblent admettre les partisans de la tolérance logmatique. Et l'on trouve dur que la véritable Église ne regarde pas ces doctrines comme venant du Dieu de vérité ! Adjugez. . .

S'il en était ainsi, quel besoin était à J. C. de venir sur la terre ? Avant sa venue, les hommes ne différaient-ils pas aussi d'opinions ? n'interprétaient-ils pas les maximes de leurs religions d'après leur raison privée ? J. C. pouvait donc les laisser dans la vérité qu'ils connaissaient.

La vraie Religion doit donc être intolérante et dire : " HORS DE MOI, POINT DE SALUT." Autrement ce serait admettre, avec les disciples de Luther, que la vérité peut-être multiple ; que Luthériens, Méthodistes, Unitariens, Anabaptistes, Presbytériens, Puritains, Épiscopaliens, Illuminés, Mormons, &c. &c. &c. qu'aucun d'eux n'est dans l'erreur, que tous pratiquent la religion, enseignée par J. C. et ses Apôtres.

Hors de l'Église Catholique, point de salut. Est-ce à dire cependant que l'Église catholique regarde comme damnés tous ceux qui sont ou ont été géographiquement ou corporellement en dehors de son sein, tous ceux qui ont ignoré *invinçiblement* l'histoire de la vie et de la mort de J-C ? Il n'appartient qu'au protestantisme de tenir ce langage, lui qui prône qu'on ne peut être sanctifié qu'en lisant la Bible. Et les habitants des forêts et les milliers et milliers de personnes qui sont incapables de se procurer une Bible ou de lire!—Pen importe: qu'ils lisent, ou qu'ils soient damnés. . . Adjugez!

Il faut donc dire, en dernière analyse, que l'intolérance de l'erreur est l'apanage du catholicisme; que cet apanage est indispensable à la véritable Religion et que reprocher au catholicisme cette intolérance, c'est lui reprocher de ne pas admettre avec le protestantisme, que la vérité se trouve en même temps dans le oui et le non : c'est lui reprocher d'être véritable;

en un mot, c'est lui reprocher d'être en rapport avec son fondateur.

FLEUTHERIUS.

L' Abeille.

" Forsan et Haec olim meminisse juvabit. "

QUÉBEC, 15 Mars 1853.

La lettre suivante est assez longue, je pense, pour servir d'article éditorial.

Alfred à son ami.

Tiens, Narcisse, je quitte un moment mes livres et cahiers pour t'écrire quelques mots, car vois-tu, j'ai tant à faire en ce temps-ci. Depuis que la maladie t'a forcé de partir pour la campagne, nous avons toujours continué à expliquer les églogues de Virgile et le bon Cornelius, à faire des thèmes et des versions, mais tout cela n'est pas nouveau.

Imagine toi, Narcisse, que nous avons chaque jeudi des leçons d'histoire et en même temps des avis sur la manière de l'étudier. Je t'assure que j'ai entendu dire des choses qui m'ont paru vraiment drôles. Écoute bien, si tu n'es pas trop malade, tu vas rire.

Il ne faut pas lire ni les bons ni les mauvais livres, j'ai cru d'abord qu'il ne fallait plus lire du tout et je me disais tout bas ça ne passera pas cependant comme on nous a dit que ces paroles venaient de St. Charles Borromée, il a bien fallu le croire, ce n'est point à une petite masette comme moi qu'il appartient de ne pas ajouter foi à ce qu'ont dit les saints. J'étais donc résigné à ne plus lire l'histoire, lorsque par bonheur on a ajouté que St. Charles permettait de lire les livres excellents. Je crois avoir compris que ça veut dire qu'il ne faut lire que les livres bien écrits et qui nous sont très-utiles. Par exemple, dans notre intéressante *Cinquième*, c'est le temps de lire l'histoire ancienne par M. Rollin ; ce serait bien là un livre excellent, et je suis sûr que le bon St. Charles en tirait de joie du haut du ciel. Car on dit que Rollin est un bon auteur qui, de temps en temps, fait une. . . je ne sais plus comment on appelle cela. c'est peut-être récapitulation, ils ont tant de grands mots ces philosophes qu'ils m'embrouillent toujours invinciblement. D'ailleurs je me rappelle avoir lu sur l'Abeille un article qui avait pour titre : *Lisez donc Rollin*, je suppose que si cette histoire n'eût pas été excellente, notre vigilante Abeille aurait protesté.

On nous a ensuite rapporté qu'un ancien avait dit : *il ne faut pas lire beaucoup mais lire bien, non multa sed multum.*

Là dessus on nous dit qu'en allant trop vite, les choses ne restent pas longtemps dans la mémoire ; pour cela je pense bien que c'est vrai, car tu n'ignores pas combien de temps nous avons passé sur l'*Épitome* et le *De Viris*. eh ! bien, moi, je me rappelle bien les faits qui s'y trouvent rapportés, je puis même citer de bons petits bouts de latin, par exemple *Deus creavit cælum et terram intrâ sex dies . . .* et l'histoire de Tobie qui commence par ces mots : *inter captivos, &c.* Cependant je ne puis m'expliquer comment il se fait que mes Schmidts que j'ai lus à la course et jusqu'à deux par jours sont gravés très-bien dans ma tête. Oh ! oui je me sou-

viens bien de l'histoire du petit *Ermite* de la *Chaumière irlandaise*, du petit *Barthelemi* qui préchait ses moutons et mille autres semblables, sans compter *Sélim* et l'*Épisode du siège d'Antioche* ; cela vient peut-être de ce que les premières histoires que nous lisons frappent plus fortement notre jeune imagination.

Adco in teneris consuescere multum est.

Une autre chose curieuse, c'est qu'il faut commencer à lire un livre par la fin, j'ai ri d'abord de tout mon cœur et je pensais en moi-même que l'on voulait nous parler des livres écrits en hébreu, qui, à ce que j'ai entendu dire, ont la fin où les autres commencent. Lisez la table des matières, nous a-t-on dit l'autre jour, car cette table vous donnera un aperçu de ce qu'il y a dans le volume. D'après cela, Narcisse, je suis porté à croire que les vieux ont souvent raison de nous vanter sans cesse leur temps, car je me souviens que les livres de mon grand-père ont tous la table au commencement, par conséquent ils sont préférables aux nôtres sous ce rapport.

Après avoir lu la table, il faut revenir au commencement et lire la préface, parce que, comme on nous a dit, l'auteur y explique le plan de son livre et le but qu'il s'est proposé. Je t'avoue bien qu'il ne m'est jamais arrivé de lire la préface d'un ouvrage, je pensais, moi, que l'auteur mettait ce bout là pour allonger son livre. Ce n'est pas tout, nous avons fait des tableaux chronologiques de l'histoire ancienne et moderne. Rien de plus facile que d'étudier notre histoire ancienne avec un tel tableau. J'aurais bien d'autres choses à te raconter sur ce sujet, mais en voilà assez pour aujourd'hui.

Encore un petit mot, un grand joueur de pelotte comme toi, Narcisse, apprendra avec plaisir, j'en suis certain, que notre jeu de pelotte est sec comme en été et que nous jouons à la pelotte depuis samedi dernier. Nous avons travaillé comme des hommes et de manière à ne point démentir la réputation de *villants habitants* de la Petite Salle. Celui de M.M. les grands est encore habillé de sa couverture de neige comme en plein hiver ; tu devines pourquoi.

Je suis ton ami affectionné

ALFRED

Elève de la Petite Salle.

ORDINATIONS.

Samedi matin, Sa Grandeur, Mgr. de Tloa a fait les ordinations suivantes, à la Cathédrale : M. Olivier Thibaut, sous-diacre, M.-M. Dom-Racine et T. Hamel, diacres : M. J. Quinlan, prêtre. Ce dernier est du diocèse d'Arichat.

PIEUSE CÉRÉMONIE AU SÉMINAIRE DE ST.-HYACINTHE. Hier les messieurs du Séminaire de cette ville accomplissaient un devoir sacré de reconnaissance. Ils assistaient, avec leurs bien-aimés élèves, dans leur modeste mais pieuse chapelle au service annuel célébré pour le repos des âmes de leurs bienfaiteurs défunts. La messe a été chantée par Mr. Pepin, curé de Boucherville. Mgr. de Saint-Hyacinthe, accompagné d'un grand nombre de prêtres, a bien voulu faire l'absoute. La pompe funèbre a été empreinte de cette sublime et religieuse tristesse qui va si bien au cœur de l'homme accoutumé de vivre du souvenir de ceux qui ont